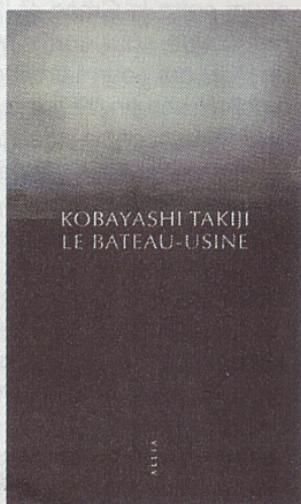


Insurrection dans les glaces

Le Bateau-Usine de Kobayashi Takiji

Traduit du japonais
par Evelyne Lesigne-Audoly, Allia, Paris,
174 pages, 2015, 8,50 euros.



CE saisissant roman prolétarien n'est pas une nouveauté (1), mais il est bon de saisir l'occasion d'une nouvelle publication pour revenir sur ce chef-d'œuvre d'un genre peu fréquenté, et parfois plus attachant par la thématique que par la grandeur littéraire. Avec *Le Bateau-Usine*, écrit en 1929, Kobayashi Takiji (1903-1933), membre de l'effervescente Ligue des écrivains prolétariens japonais, et un peu plus tard du Parti communiste, décrit une saison de pêche industrielle à bord d'un ancien navire militaire aménagé. « *C'est parti ! En route pour l'enfer !* » Ils sont plusieurs centaines d'hommes à assurer la pêche et la mise en conserve des araignées de mer, abondantes aux abords des côtes de la Sibérie orientale. Coexistent, trimant de l'aube au crépuscule, et souvent la nuit, les marins, les pêcheurs et les ouvriers. Ces derniers sont les plus jeunes, souvent des étudiants. « *Leur vie, ça ressemblait à un amas grouillant de vermine* » : au milieu des poux, puces et punaises, dans l'odeur de crabe qui imprègne les corps, les dortoirs sont un cauchemar où, entassés, ils ne peuvent dormir. Soumis au pouvoir de l'intendant – le véritable maître du navire –, qui représente les intérêts des industriels, il leur faut aller pêcher dans une eau glaciale ou bien mettre, à la chaîne, les crustacés en conserve. Des hommes commencent à mourir, victimes de coups, du bérubéri. Tout cela n'aura peut-être qu'un temps : la révolte gronde, les débrayages débutent...

Le récit prend la forme d'une fiction documentée sur la dénonciation de l'exploitation et les tâtonnements de l'organisation collective, qu'accompagne l'évocation des conditions du travail antérieur de certains, anciens mineurs ou paysans, frappantes de brutalité. A ce tableau il faut ajouter le climat général propice au nationalisme impérial que les marins partagent avec leurs maîtres et que ceux-ci cultivent pour accroître encore l'exploitation : nous sommes dans une zone maritime où Russes et Japonais se sont violemment affrontés lors de la guerre de 1905 ; les oppositions idéologiques avec la jeune République soviétique exacerbent encore le conflit.

Mais le roman, animé par « *un enthousiasme courroucé* (2) », a une force toute particulière : son héros, c'est le groupe, un peu à la manière des marins dans le film *Le Cuirassé « Potemkine »*, de Sergueï Eisenstein. Comme le souligne la traductrice dans sa postface, l'auteur crée une sorte d'écriture cinématographique qui évoque ses contemporains, Vsevolod Poudovkine pour le contenu et Dziga Vertov pour la vivacité crue des images. Militant révolutionnaire (il mourra sous les coups de la police) et affirmant avec ce roman une « *poétique de la révolte* », pour citer encore sa traductrice, il sut se nourrir des contraintes idéologiques qui ont au contraire souvent paralysé les artistes révolutionnaires. *Le Bateau-Usine* connut deux adaptations cinématographiques, dont une par Sô Yamamura (1953), et une transposition en manga. Il rencontre à nouveau, depuis la crise de 2008, un vif écho au Japon...

BERNARD DAGUERRE.

(1) Il a été publié en 2009 aux éditions Yago, dans la traduction reprise par les éditions Allia. Lire la note de lecture de Philippe Pataud Célérier dans *Le Monde diplomatique* d'avril 2010.

(2) Evelyne Lesigne-Audoly, « *Le Bateau-Usine*, de Takiji Kobayashi : témoin de l'histoire, symbole d'aujourd'hui », colloque à la maison de la culture du Japon, Paris, 30 janvier 2010.